

LA RÉVOLTE

— Sortez ! Petit insolent...

Jamais l'enfant n'a couru aussi vite dans les escaliers du bâtiment C du collège Évariste de Parny, il dégringole les marches à se rompre le cou. Après avoir traversé la cour de récréation, il emprunte l'allée, puis il franchit le portail automatique laissé grand ouvert ce matin-là, les battements de son cœur ne freinent pas sa course, il continue de courir, de fuir je-ne-sais-quoi, les muscles tendus par l'effort, le souffle au bord des lèvres, le regard brillant parce que l'ordre que son professeur de français lui a craché à la figure, avec mépris et colère, résonne encore dans sa tête. Avec plus de mépris que de colère, d'ailleurs. Comme si Mme de la Gironde, une vieille dame sortie tout droit, semble-t-il, de l'un des fameux albums datant de la colonie française, avait voulu lui rappeler, en présence de ses camarades, que la langue parlée par sa mère, son père, ses aïeux, n'était qu'un patois fort désagréable à la fine oreille éduquée au français de France.

Première question : qu'est-ce que Shèmsi Kafdor a dit pour s'attirer les foudres de son prof ? La vérité : « *Mi konpran pa sèk ou di ! É toutfason, moin la žamé konpri out bann rakontaž...* » (Je ne comprends pas ce que vous dites ! Et de toute façon, je n'ai jamais rien

compris à votre baragouinage.) C'est une réalité que vivent des milliers de jeunes qui, forcés de fréquenter le collège jusqu'à l'âge de seize ans, ne comprennent pas grand-chose aux cours dispensés par leurs professeurs. Ils franchissent la porte de la salle de classe mais, comme au piquet, restent en marge du savoir transmis de génération en génération aux plus chanceux d'entre eux ; ils ont soif d'apprendre, mais ils restent sur leur soif, leur faim, l'estomac noué par une sourde rancune ; ils ont répondu à l'appel, sacrifiant au rituel, mais assis au fond de la salle, ces élèves fantômes sont comme absents d'eux-mêmes. Et cela dure depuis des années. Depuis des années, des milliers d'enfants s'ennuient. Des années enfouies dans le silence, le découragement, la révolte ; c'est du temps perdu qu'ils ne rattraperont plus, et ils s'en doutent bien ; ce sont des destinées scellées par avance, à moins qu'un miracle ne vienne tout chambouler...

Deuxième question : Pourquoi Kafdor a-t-il apostrophé son prof ce jour-là ? Pourquoi un samedi matin ? Il aurait pu le faire un mois plus tôt, ou un an, les occasions ne manquèrent pas depuis ce fameux test qui l'avait rangé parmi les non-lecteurs. Et de fil en aiguille, on lui avait cousu un habit de cancre : non-lecteur, non-motivé, non-obéissant, non ceci, non cela, des « non » à tout propos, pour un oui pour un non, bref, il n'était pas à sa place, mais personne ne voulait le reconnaître. C'était trop compliqué ! Car il aurait fallu lui trouver sa vraie place. Où ? Laquelle ? Avec quels autres énergumènes ? Et qui s'occuperait de lui ? Un casse-tête chinois. Qu'il reste donc là où il est, du moment qu'il se tait ! On ne lui demandait pas plus. Mais ce jour-là, Kafdor ne s'est pas tu. Il a rompu le bloc de glace qui le retenait prisonnier de lui-

même, il s'est levé, et il a crié sa souffrance. C'est terrible la révolte de l'enfant à qui on a fait croire qu'il est un élève paresseux et nul. C'est insupportable le cri de l'enfant qui halète sous le poids d'une telle condamnation. Oui, mais pourquoi ce matin-là ? Kafdor, pas plus que l'adulte, ne sait pourquoi, un beau jour, la goutte tombe et fait déborder le vase.

Écœuré, il a hurlé sa peine.

Interloquée, Mme de la Gironde n'a entendu qu'un cri de haine, et à son tour elle a hurlé plus fort que l'élève à l'habit de cancre.

Le cri est source de malentendus, toujours.

Alors Kafdor a enfilé son sac sur ses épaules et, ignorant le regard courroucé du prof, sourd aux remarques étonnées de ses camarades, il s'est précipité vers la sortie.

Revenue de sa surprise, levant les bras au ciel comme pour prendre les dieux à témoins de son infortune, Mme de la Gironde a interpellé toute la classe : « Vous avez vu, hein ! Vous avez tous vu... Le che-napan s'est enfui de son plein gré, sans mon autorisation. S'il lui arrive un accident, ce sera entièrement de sa faute. C'est une tête brûlée... » Elle exagérait, bien sûr. Il y avait de la peur dans sa voix. Kafdor n'est pas ce genre de gosses à poser des problèmes à ses professeurs. Depuis la séparation de ses parents, il vit seul avec sa grand-mère dans le quartier du Chaudron, au quatrième étage d'un immeuble construit dans les années 60 en compagnie d'autres immeubles, avec ici et là des arbres, des chiens errants, des voitures, une armée de motos aux pots d'échappement trafiqués. Élève isolé dans son coin tel un animal blessé, oui ; élève instable et perturbateur, non. Jamais. Exclu du

système éducatif, certes, mais pas marginal au point de céder à des actes de violence, de se livrer au racket ou de tomber dans le trafic de drogues.

« Quelle mouche l'a donc piqué ? s'est demandé la prof, perplexe. » Et soudain, dans le silence de la salle de classe, une voix accuse : « *Aou minm lotër ! Sé ouk la shas ali...* » (C'est de votre faute ! C'est vous qui l'avez chassé...) Les regards se tournent vers la dernière rangée de tables du milieu, et s'élève un murmure approbateur. Nadia vient de marquer un point. Elle le sent, le sait. Derrière le sourire de ses treize ans, elle jubile, fière d'avoir osé dire ses quatre vérités à la mégère. Elle pense que si le mouvement de mécontentement s'amplifie, celle-ci n'osera pas faire un rapport contre Kafdor (elle l'appelle ainsi), alors elle se lève et, une petite flamme dans ses prunelles, enfonce le clou.

— C'est vous la responsable ! dit-elle le doigt pointé vers l'accusée.

Et la classe de reprendre en chœur :

— C'est vous ! oui c'est vous...

Mme de la Gironde a l'amère impression que le sang lui monte au visage, l'étouffe. Les mots la blessent. Elle se dirige vers son bureau, cherche quelque chose au fond de son sac, ne le trouve pas, s'énerve. À présent le contenu du sac est étalé devant elle, mais tout est flou, tout danse sous ses yeux, elle ne distingue plus le rouge à lèvres de la lime à ongle, le miroir du porte-monnaie, le poudrier de la houppette à poudre, le mouchoir du petit tampon de coton, le trousseau de clés de la photo qui la montre beaucoup plus jeune qu'elle ne l'est, oui, s'il arrive un malheur à son élève, elle aura à s'expliquer. C'est vous ! Un rapport sera

immédiatement établi, qui la conduira devant ses supérieurs hiérarchiques. C'est vous ! Elle sera jugée. C'est vous ! On la poussera vers une retraite anticipée. C'est vous ! Mon Dieu, que deviendra-t-elle ? C'est vous ! La honte la tuera... Elle agite la houppette afin d'effacer son teint blafard, la poudre voltige de tous les côtés, le miroir tremble dans sa main, soudain elle ne se reconnaît plus. Un peu comme si elle avait perdu la face devant ses élèves. Le masque est tombé. La peur s'empare d'elle. Revenant vers le tableau, elle se bouche les oreilles pour que cesse le flot d'accusations.

— Assez ! crache-t-elle.

La sonnerie de 8 h 30 la délivre enfin de son supplice. Elle s'effondre presque, s'appuie à une table tandis que la marmaille quitte la salle de classe en moins de deux. Pourtant Mme de la Gironde ne relève pas le front, incapable de reprendre son souffle, elle ressemble à la poule qui a la pépie, elle tire la langue, elle tourne de l'œil et semble attendre le coup de grâce. C'est Nadia qui, s'en allant la dernière, menace de porter plainte contre elle. Au bord de la crise de nerf, méconnaissable, la prof de français retient ses larmes jusqu'au moment où la porte claque. Seule, elle pleure de rage.

Pendant ce temps, Kafdor dépasse le carrefour, l'abribus, les LTS (logements très sociaux), il bondit vers la rivière à Durand dont le lit, il y a vingt ans de cela, a été endigué, puis bétonné. Aujourd'hui c'est un long canal à ciel ouvert, large, profond, qui part de la cascade des hirondelles en amont, puis descend presque en ligne droite vers la mer. Vu du ciel, ce serpent géant tout de fer et de béton protège la partie

basse de la ville des pluies torrentielles durant la saison des cyclones. Kafdor n'a pas hésité à descendre dans le canal comme s'il répondait à l'appel de la montagne. Un chien noir le suit à distance, boitillant légèrement. L'enfant, qui ne s'est aperçu de rien, court toujours. Puis il s'arrête, le chien s'arrête aussi. Il accélère le pas, le chien fait de son mieux pour garder la cadence.

Le ciel est bleu autour d'un soleil tropical qui brûle, brûle.

Parfois un courant d'air coule le long du mur de la digue. Le jeune garçon retrouve alors de nouvelles forces qui l'encouragent à poursuivre sa course effrénée. Le chien ne renonce pas non plus, quoiqu'il traîne de plus en plus la patte arrière droite.

Kafdor laisse derrière lui le collègue, le quartier du Chaudron, il sait bien qu'il ratera le cours de maths, aussi peu attractif que le cours de français. En revanche, il regrette de perdre deux heures d'arts plastiques avec M. Lünch, un jeune prof qui, depuis la sixième, apprécie ses tags, et sur son premier bulletin trimestriel de l'année, était écrit *artiste en herbe*. Kafdor ignore ce que veut dire le mot artiste. Il n'a pas cherché à le savoir non plus. Ce dont il rêve, c'est de peindre les murs de la ville, ajoutant ici et là un peu de fantaisie dans les couleurs ; c'est de colorier les bancs du jardin public, et les arbres, et les poteaux électriques, et les oiseaux aux ailes de poussière, et les nuages. Ce dont il rêve, c'est de redonner des couleurs à la vie. Il ignore si un tel métier existe, mais il aimerait être le roi des tagueurs, le magicien des couleurs, le maître du beau temps qu'il fait chaque jour de la semaine. Grâce à lui, les gens asphyxiés par les gaz

des pots d'échappement, abrutis par le bruit, reprendraient des couleurs dès qu'ils mettraient le pied dehors ou se pencheraient par la fenêtre pour humer le vent. Un peu de bleu, madame ? Non ! Plutôt du vert tendre, et pourquoi pas du rose ou du jaune. Bien sûr, M. Lünch lui avait appris à mélanger les couleurs. Et puis, il avait guidé sa main pour que chaque trait soit énergique, évocateur, suggestif. Enfin, il lui avait expliqué ce qu'il devait faire pour que la combinaison des traits entre eux donne vie à tout ce qu'il voulait représenter !

Dans sa tête, Kafdor a une palette de couleurs. Et ce sont des papillons qui dansent, tourbillonnent comme la robe de...

Soudain le cœur de Kafdor bat très fort. C'est un tam-tam qu'il a dans la poitrine. Il ouvre la bouche pour garder sa respiration régulière. En s'éloignant du collègue, il s'est également éloigné de Nadia. Cette idée l'agace. Il s'en veut de ne pas avoir pensé plus tôt à celle qui... Il court plus vite encore. Ça lui fait tout drôle de courir tel un fou dans ce long canal, seul. Seul ? Depuis une minute, il a le sentiment d'être suivi. Nadia ? Ce serait trop beau. C'est l'unique fille de la classe qui accepte de s'asseoir auprès de lui ; c'est la seule fille aussi qui a des couleurs dans les cheveux, les yeux, le sourire. Parfois Kafdor se dit que si on aime quelqu'un c'est sans doute parce qu'on le voit en couleurs ; dès qu'on le voit en noir et blanc, c'est le début de la fin ou quelque chose comme ça. Parce qu'il veut voir la robe tourbillonnante de Nadia, il ralentit le pas. Puis il se retourne. Rêve-t-il en plein jour ? Il se retourne une nouvelle fois, et marque le pas. Le chien s'arrête. Kafdor se baisse pour ramasser un

caillou, il se ravise, intrigué par cette patte arrière qui flotte. Il a vu là un signe de reconnaissance. Une raison de tolérer la présence de la bête qui, comme lui, a été blessée dans sa chair. Dans la peine, on se ressemble ; dans la joie aussi, dans le rêve, l'amour... Mais alors, pourquoi le mal court-il le monde ? Pourquoi l'injustice ? Des profs disent que c'est la vie ; d'autres prétendent que l'élève paresseux n'a que ce qu'il mérite. Il y a déjà tellement à faire avec les bons élèves... Depuis le primaire, Kafdor voulait apprendre. Il a toujours voulu apprendre. Il veut apprendre autre chose que le silence.

Aujourd'hui il s'est révolté. Quelle sanction lui tombera sur la tête lorsque, lundi matin, il retournera au collège ? Car il faudra bien qu'il y retourne. Convocation dans le bureau du principal ? Conseil de discipline ? Exclusion temporaire ? Non ! Ce n'était pas ce qu'il recherchait quand il a donné de la voix. C'était briser le silence. Signaler sa présence non plus en tant que simple spectateur muet d'un cours de français ou de maths, mais en tant qu'acteur de son destin. Était-ce trop demander ? Peut-être était-ce trop tard dans la mesure où il avait déjà commis l'irréparable ? Tout est confus dans sa tête de gosse mal aimé, méprisé, cloué sur le banc de l'ignorance. Il se laisse glisser le long du mur et, la tête posée sur les genoux, les yeux fermés, une image s'impose à lui. L'image de Nadia, ensoleillée. Tous deux sont dans la même classe depuis la sixième, et pourtant il a l'impression de ne rien savoir d'elle. Elle ne parle jamais d'elle, de sa famille. Elle dit : « Si tu bosses pas, t'es foutu ! » Qui est ce *tu* désigné ? Kafdor ? Les habitués des colles et des cours du soir dispensés par les bénévoles du quartier ? Il y a des jours où on ramasse les questions à la

pelle, à ne plus savoir qu'en faire, comme les jours où il pleut tant qu'on désespère de revoir le soleil. Mais le soleil n'est-il pas plus beau après le cyclone ? Beau comme le sourire de Nadia.

Plus tard, lorsque Kafdor rouvre les yeux, le chien noir est à ses pieds dans l'attitude d'un sphinx, ridicule tout de même avec cette patte qui semble échapper au reste du corps. Il sourit en se disant que n'est pas sphinx qui veut, ni élève surdoué non plus. Sphinx, non, mais un compagnon de route, oui. Surdoué, non, mais un tantinet débrouillard, oui. Il l'a toujours été, Kafdor. Par exemple quand il s'agissait d'aider sa grand-mère dans les menus travaux, ou les voisins qui, d'un air convenu, murmuraient que le petit Kafdor savait presque tout faire de ses dix doigts. Sans doute. Mais là, comme mis au pied du mur, que va-t-il décider ? Revenir sur ses pas ou se diriger vers la cascade ? Il fixe le chien qui, dressant l'oreille, lui indique le chemin à suivre. Alors, il pose son sac par terre, l'ouvre. Il en sort un rouleau de scotch et une règle en bois qu'il brise en deux contre son genou, d'un coup sec. Cinq minutes après, la patte boiteuse porte une attelle de fortune qui permettra à la bête errante de courir avec plus d'aisance, et même de guérir, qui sait ?